

## Chapitre 16 : Fantasia au Tanezrouft

(Sahara, 5 janvier 95)

\*\*\*

Notre caravane – composée de la *Range Rover*, d'un 4X4 *Toyota* et d'une camionnette tous-terrains, celle-ci bourrée de vivres, eau, carburant, matériel de campement et armes légères – s'apprêta au départ vers cinq heures du matin, sous un ciel encore superbement étoilé. La voie lactée étalait ses fastes : un fleuve de diamants paresseux, parsemé de sombres îlots.

À l'écart des lumières parasites, j'allai repérer Vénus et Jupiter dans le ciel oriental ; puis Mars dans le ciel occidental ; vérifiant ainsi que nos braves astronomes ne s'étaient pas trompés.

La *Rover*, conduite par l'un de nos deux chauffeurs habituels (l'autre pilotait, avec un collègue, la *Toyota*), prit la tête du convoi, lequel s'ébranla sous les applaudissements des quelques employés qui restaient au QG.

Nous prîmes la route directe pour Reggane, pour éviter le chapelet d'oasis du Touat. Pendant la moitié du trajet (quelque 70 km), nous ne vîmes que les bas côtés éclairés par les phares :

— Vous n'y perdez rien, commenta LTH. Le paysage est particulièrement monotone.

Il le sera d'ailleurs jusqu'au bout, ce jour-là, à ceci près que l'on passa du désert de pierres noirâtres (le Tademaït, jusqu'à Reggane), au désert de sable jaunâtre (le Tanezrouft).

Le soleil se leva alors que nous approchions de ladite ville où nous fîmes halte devant un bar-bazar, datant probablement du temps du Centre d'Essais Atomiques – où la première Bombe française y avait explosé le 13 février 1960.

Aziza nous gratifia d'un thé brûlant avec gâteaux locaux, intention que les goumiers apprécèrent autant que nous, car, en campagne, c'est eux qui préparent et servent la bouffe...

Nous reparâmes aussitôt sur la piste de Bordj Mokhtar, alors que le soleil triomphait.

Pendant les quelque 4 heures que nous mîmes à atteindre la balise 201, tout le monde sommeilla plus ou moins, chauffeurs compris, qui, par ailleurs, ignoraient superbement la ceinture de sécurité... ce qui n'était pas du goût de Nivea :

— Vous savez, ils ont l'habitude, nous rassura LTH... le moindre animal et, *a fortiori*, le plus petit véhicule, les réactive... Je ne dis pas qu'ils ne versent jamais, mais c'est très rare... Quant à la ceinture, ils prétendent que ça les gêne non seulement physiquement, mais aussi mentalement...

— En voilà un autre qui pense la même chose ! s'écria Nivea.

— En montagne uniquement... et pour sauter hors du véhicule, si besoin est !

— La seule fois où tu l'as fait, ironisa-t-elle, ça t'a plutôt mal réussi, pas ?

— Remue pas l'fer dans mes reins ! répliquai-je sèchement.

Le long de la fameuse piste, désormais signalée par des balises solaires, on ne croisa que deux ou trois troupeaux de chameaux et chèvres faméliques et autant de camions déglingués.

À mi-chemin, on fit une halte pipi-caca et on procéda à la relève des chauffeurs. J'eus donc l'honneur de piloter le véhicule amiral, derrière la *Toyota*... dont il fallut soutenir l'allure.

Hélas, tout le coin de ladite balise était un grand dépotoir, avec nombre de carcasses de véhicules. Un cocktail d'odeurs (huile brûlée, gasole, chiottes, charognes...) aussi pestilentielle que celles de l'Enfer de Dante, nous fit rechercher un site au vent et à quelques kilomètres de là.

Pour atténuer la bise plus que frisquette, on se plaça à l'abri des véhicules. Trois Sahariens s'affairèrent ensuite autour du réchaud à gaz, cependant que les deux autres jouaient aux sentinelles (avec jumelles et fusils à lunette), respectivement assis sur les toits de la camionnette et de la *Rover*.

La popote fut vite prête : "singe" et légumes précuits à réchauffer...

Nous étions en train de siroter le thé ou de grignoter les *deglet-nour*, quand une vigie se mit à gueuler et gesticuler furieusement. Aziza traduisit : le gaillard avait vu une gazelle du côté de la balise et voulait la courser avec la *Toyota*... Ses collègues le calmèrent et LTH l'informa, en riant, que c'était soit la bouffe assurée, soit la gazelle, sachant qu'une telle entreprise n'est pas gagnée

d'avance et coûte, en temps, munitions et carburant, plus cher que le meilleur méchoui du Touat ! Tout compte fait, l'excité opta pour "un tiens vaut mieux que deux tu l'auras", et, relevé par un collègue repu, s'en vint *fissa* se taper la cloche à son tour...

— On a tout à fait l'impression d'être dans l'*bled el baroud*<sup>1</sup>, fis-je remarquer à voix basse.

— S'il y a un pays où la devise "*si vis pacem, para bellum*" est justifiée, c'est bien ici, admit LTH en sourdine. Il s'agit d'un mélange de guérilla et de brigandage tribal, parfois à l'instigation des autorités des états limitrophes. C'est la tradition de la *razzia* qui perdure... Au fait, j'aurais dû te passer un fusil pour que tu te familiarises avec ; on ne sait jamais !

— Bah ! Qu'je sache, tous les flingues d'après-guerre – j' parle d'celle de 39-45 – sont d'un maniement enfantin : trente secondes d'explication suffisent.

— Détrompe-toi, Lucien. Récemment sont apparus des modèles bourrés d'électronique, et il faut un permis de conduire pour les utiliser... De plus, ils coûtent les yeux de la tête, et, pour tout dire, mieux vaut un bon soldat avec un médiocre fusil que l'inverse.

Cette maxime confirmait son expérience de la chose militaire et ma totale déconnexion de ladite chose... sans que mon amour propre en pâtît : moi, bras droit de JDR, lequel tenait entre ses mains le sort du monde (ou presque), pouvais-je me permettre de perdre mon temps à suivre la technique du fusil ?

La tasse de thé vidée, Aziza s'excusa et remonta dans la *Vaillante Anglaise*, où elle resta pendue à la radio pendant cinq bonnes minutes, cependant que les goumiers rembarquaient tout le matériel.

Nous repartîmes à 14 heures, cap 225° : il nous restait encore environ 200 km de hors piste.

Personnellement, j'aurais navigué à la boussole, mais Houari, qui avait repris le volant et la tête du convoi, déclara faire davantage confiance au soleil, plutôt qu'à mes calculs :

— Si tou vou perrd' dou tan ! s'exclama-t-il d'un geste significatif de la main...

Il s'avéra qu'il avait raison, car, après deux heures de route, au cours d'une brève halte, je constatai, qu'à la précision de mes mesures près, nous étions effectivement sur le bon chemin.

Le paysage changea peu à peu : les dunes devinrent de plus en plus hautes. La direction des sillons étant, en gros, la nôtre, nous roulions la plupart du temps dans les creux.

Le soleil (que nous avions dans les yeux), avait déjà bien décliné quand Houari stoppa :

— **Chouf, al mehara !** cria-t-il, ayant vu quelque chose dans le rétroviseur.

Il sortit et grimpa aussi sec sur le toit de la *Rover*, puis sur les bagages qui la chargeaient, alors que les deux autres véhicules nous rejoignaient. À ma vue d'œil, rien de particulier ; mais à la jumelle, aucun doute : entre ciel et terre, le mirage d'une méharée – au-dessus de laquelle flottait un nuage rosâtre – dansait... La nouvelle engendra cris et gesticulations de joie des autres Sahariens.

— Ce sont nos collègues ! traduisit Aziza, qui avait aussi mis pied à terre.

— Quoi, t'as fait venir tant de monde ? m'étonnai-je, en redescendant auprès d'elle.

— Ce sont des gens sûrs... Je veux recevoir notre lieutenant avec les honneurs qu'il mérite ! expliqua-t-elle avec une certaine émotion dans la voix...

Je refis le point avec Houari, pendant qu'elle entraînait en contact radio avec Al Makki.

— Nous sommes à une quinzaine de milles nautiques du lieu de rendez-vous théorique, conclus-je... Nous entrons donc dans la zone de visibilité réciproque. Je propose de grimper sur la dune de droite et de continuer lentement en restant sur la crête, pour mieux *choufer*.

C'est ce qu'on fit, et, après avoir roulé un petit quart d'heure sur ladite crête :

— **Là, là divàn !** cria-t-il.

On stoppa de nouveau, et grâce aux filtres placés sur mes jumelles (ceux fabriqués avec JDR, 35 ans auparavant), je finis par deviner de vagues spectres, à une quinzaine de degrés sous le disque solaire, sur le haut de la dune suivante. Entre eux et nous s'étendait une dépression large et peu marquée. Difficile d'estimer la distance qui nous séparait : trois, six kilomètres ?

Nous repartîmes dare-dare en direction des fantomatiques personnages, cependant qu'Aziza

<sup>1</sup> Le pays (*bled*) où parle la poudre (*baroud*).

reprenait la radio pour annoncer la nouvelle au commandant.

Quelques minutes plus tard, nos trois visiteurs étaient nettement visibles : des silhouettes verticales, plus sombres que le versant ombreux de la dune, venaient à notre rencontre.

Nous roulions maintenant au milieu de la cuvette et eux n'étaient plus qu'à quelque cent mètres. LTH fit alors stopper le convoi pour de bon.

Elle déballa un magnifique bouquet de roses de couleurs variées, remarquablement fraîches, et partit devant, sa courte permanente rouge henné ondoyant à la brise. Nivea, toujours coiffée de son foulard Chanel, et ma pomme, portant mon sempiternel béret, la suivîmes.

L'émotion m'avait également envahi. Je m'efforçai de ne pas cavalier...

Les vêtements des Doutrive, dans les tons beige à gris, étaient identiques : un bonnet genre skieur, un blouson à multiples poches et un pantalon banal. Jul portait un petit sac à dos et s'aidait d'une canne, alors que les fistons étaient chargés chacun d'un paquetage dépassant leurs épaules et ceints d'une énorme cartouchiere, formée de ce qui s'avéra être les boîtiers du "canon laser" – le canon proprement dit étant un tube d'environ 4 cm de diamètre et 150 de long, qui leur servait de bâton.

Quand ils furent à une cinquantaine de mètres, Aziza accéléra le pas, cependant que les deux fistons-gardes du corps se rapprochèrent du paternel, comme s'il avait été menacé ! Les jeunes étaient chevelus et barbus tous les deux, mais le système pileux de l'un était ondulé et tirait sur le blond tandis que celui de l'autre, plus raide, était carrément châtain foncé. Ils ôtèrent leurs lunettes de soleil, alors que Luc garda les siennes, qui étaient, elles, incolores.

Aziza embrassa "son" lieutenant les larmes aux yeux, sans un mot :

— *Zazie*, comme tu as grandi ! fit-il simplement ; soit parce qu'il ne trouva pas autre chose à dire, soit par ironie car, selon moi, seul son tour de taille avait augmenté.

Sa diction était affectée d'un léger tremblement, que la suite permit d'attribuer à l'émotion plutôt qu'aux 58 "balais" révolus que ses cheveux grisonnants trahissaient...

Aziza finit par s'écarter pour me laisser la place. Je réalisai alors que Jul et moi avions, à peu de chose près, la même taille – mais sans doute la gravité terrestre le tassait-il quelque peu.

— Sergent Lucien Advus-Uriarte, je présume ? plaisanta-t-il en me donnant l'accolade.

— Lui-même, mon lieut'nant. Sergent-chef, même !... J'te présente Nivea, ma femme, qu'tu connais bien, au moins par ouï-dire.

Il s'embrassèrent, puis Nivea lui tendit des Havanitos, enveloppés dans du papier transparent :

— Nous avons parié que vous n'avez pas perdu le goût des petits plaisirs terre-à-terre<sup>2</sup> !

— Ah, oui, des cigarillos, j'en ai souvent rêvé... Merci infiniment !... Nous vous avons apporté également quelques petits souvenirs, mais ils sont au fond des sacs... Ah, j'allais oublier de vous présenter mes grands enfants. Voilà : à ma droite, Alfred dit Al-le- blond et à ma gauche, Bernard, dit Ber-le-brun...

Après les six embrassades, suivirent six poignées de main avec les goumiers, qui bientôt, à l'invite de LTH, déballèrent des tabourets pliants et servirent thé chaud et eau fraîche.

Maintenant, on ne pouvait plus ignorer le nuage rougeâtre qui montait du nord.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Jul.

— Nous avons organisé une petite fête en votre honneur, expliqua Aziza.

— C'est gentil, et je t'en remercie... Mais notre présence chez toi doit rester confidentielle.

— Je vous promets la plus grande discrétion : mes hommes en ont l'habitude !

— Je m'en doute, Luc m'a parlé du CEIS... Je te félicite pour ton courage !

Bientôt une vieille *Land Rover* et un petit camion bâché, furent sur nous ; suivis, à quelques centaines de mètres, par la méharée, noyée dans le tourbillon de poussière.

Les deux véhicules se rangèrent à côté des trois autres. Il en sortit quatre hommes, dont Al Makki. Celui-ci vint nous serrer la main, cependant que ses subordonnés se bornaient à un salut militaire collectif. Puis la petite troupe s'aligna face au parcours des méharistes. Nous fîmes de même, mais

<sup>2</sup> Nivea était d'excellente humeur... mais avait peut-être oublié que LTH n'était pas censée savoir que JDR débarquait du ciel !

Aziza insista pour que les Doutrive restent assis jusqu'au dernier moment.

Le disque solaire s'écrasait lentement sur la crête de la dune occidentale, rougeoyant plus que jamais le nuage et la méharée, dont on pouvait maintenant décompter les participants. Ils étaient douze à galoper bride abattue sur deux files, burnous au vent et fusils brandis d'une main, criant et pétaradant, conformément à la tradition... À leur passage devant nous, les goumiers, commandant en tête, tirèrent trois salves d'honneur...

Résultat sur l'assistance : oreilles assourdies, yeux larmoyants, gorges toussotantes ! Mais nous fûmes entraînés à applaudir avec autant d'enthousiasme que les méharistes en mettaient à jouer leur numéro !

Après une centaine de mètres, la troupe rebroussa chemin et repassa avec la même fougue, les mêmes cris et les mêmes coups de feu, augmentant, hélas, la poussière ! Courtoisie oblige, nous applaudîmes de nouveau au rythme du galop, et avec plus de zèle encore...

Pendant que la méharée s'en revenait à pied, au pas de sénateur imposé par les montures, qui, telles leurs maîtres, montraient maintenant leur fatigue, les chauffeurs positionnèrent les véhicules en cercle, avants dirigés vers le centre.

Puis ils déballèrent et montèrent une première tente de cinq mètres de large et sept de profond, dans laquelle un système de cordages tendus à deux mètres du sol, permettait de partager les deux moitiés de la surface privative – située de part et d'autre de l'allée centrale (large d'un mètre) – en un nombre variable de rectangles, un pour chaque dormeur.

Les Doutrive, à l'invitation d'Aziza, s'y installèrent aussitôt pour un repos bien mérité.

Les méharistes, qui avaient voyagé à marches forcées, firent de même, lorsque la deuxième *guitoune* fut installée. Quant à la troisième, destinée aux goumiers (commandant inclus), elle ne sera montée qu'après le repas, car c'est la préparation de celui-ci qui urgeait maintenant.

La clarté du jour décroissant à vue d'œil, il fallut allumer quelques phares et donc faire tourner les moteurs correspondants... ce qui eut pour inconvénient de masquer les odeurs et blatètements des méharis par ceux des moteurs Diesel, nettement moins poétiques !

Les goumiers préparèrent, au centre du campement, un grand brasier au-dessus duquel ils firent tourner deux broches empalant chacune un mouton de belle taille, dépiauté et déviscéré (on les avait transportés déjà préparés dans des sacs en plastique comblés de glaçons). Puis ils installèrent, à bonne distance du foyer, quatre grands plateaux de cuivre ; dont trois furent posés à même le sol et entourés de nattes en alfa, cependant que le quatrième (le nôtre) – situé un peu à l'écart, tout près de la *Range Rover*, dont le ronronnement du moteur permettait la confidentialité de nos propos – fut rehaussé par une caisse et entouré de six tabourets pliants.

Sur chaque plateau on plaça eau et *gazouse*, puis verres et assiettes en plastique ainsi que les serviettes en papier. Seul le nôtre eut droit à une bouteille de Mascara millésimé et à des couverts, les Sahariens se servant avec les mains, selon la tradition.

Sur les braises et sous les broches équipées, on plaça de grandes poêles contenant du riz pilaf avec un assortiment de légumes et d'herbes aromatiques, qui firent ainsi dans le jus du méchoui — et exhalèrent bientôt un fumet dont la fragrance finit par dominer la pestilence des moteurs, nous ouvrant encore plus largement l'appétit !

Vers vingt heures, après consultation avec LTH, Al Makki annonça de sa voix forte que les réjouissances commençaient. J'allai donc réveiller nos visiteurs dans la *guitoune*. Ils s'étaient placés au fond, à gauche. En fait, Jul ne dormait pas :

— Tu voudrais que je dorme alors que j'espérais ce moment depuis plus de trente ans !

Il se leva avec peine, et quand je fis mine de l'aider, il me dissuada d'un geste :

— Je suis encore tout gourde, mais ne t'inquiète pas, je vais reprendre des forces... Puis il cria :

— **Debout les fistons, c'est l'heure de la soupe !**

En sortant, je croisai Aziza qui arrivait avec trois parkas sur les bras :

— C'est pour nos invités : il commence à faire sérieusement froid ! se justifia-t-elle.

Les fistons sortirent de la *guitoune* quelques minutes plus tard, mais non Aziza, ni Jul, qui tardèrent à nous rejoindre : je supposai alors que ce dernier la mettait au courant des "secrètes choses"... J'étais soulagé de n'être pas impliqué dans l'entrevue, car c'était certainement un moment pénible pour Aziza, qui, tout en ayant beaucoup d'estime pour Jul, ne pouvait pas accepter cette histoire sans réticence : les innombrables témoins d'Extraterrestres s'étaient déjà suffisamment couverts de ridicule !

Lorsqu'ils se pointèrent, tout le monde était assis à sa place (hors les deux sentinelles, naturellement), emmitoufflé qui dans son burnous, qui dans son anorak, qui dans sa parka.

LTH, montée sur une caisse, remercia ses hommes en notre nom, promettant que, malgré la fatigue des trois visiteurs – « qui venaient de Taoudenni en caravane », prétendit-elle –, ils présenteraient un feu d'artifice original. Cela déclencha un formidable "**Ibn, Ibn, Ibn, Khaldouûn...**" qui nous (les anciens du CEFIK) eût fait monter les larmes aux yeux... si nous n'en avions déjà épuisé le stock !

On apporta aussitôt à chaque tablée sa poêle brûlante de riz et légumes. Ce qui provoqua moult exclamations de joie – redoublées quand, peu après, arriva le méchoui.

Le repas des Sahariens se déroula dans la tradition des *goums* : avec force gesticulations et interjections, dont le degré de bienséance échappa à nos oreilles européennes. À notre table, les fistons s'excusèrent pour leur végétarianisme – qu'ils partageaient avec les Cosmons, précisèrent-ils – puis liquidèrent l'abondante omelette à la mente qui leur avait été spécialement préparée.

Au dessert (*deglet nour* ultra fraîches et autres douceurs), Aziza leur posa la question bateau :

— Comment trouvez-vous notre pays ?

— Les paysages sahariens sont proches de ceux où nous avons vécu, répondit Al. Et d'une certaine façon, les nomades d'ici doivent partager avec les Cosmons la passion du voyage...

Pendant ce temps, Jul s'en était allé allumer un cigarillo à l'aide d'un brandon :

— J'attendais ce petit plaisir depuis plus de trente ans, déclara-t-il en revenant s'asseoir. Je le fume en souvenir de Castro, bien qu'il soit politiquement mort depuis longtemps pour moi !

Puis il me demanda de bien vouloir coordonner la préparation technique du spectacle.

Sous ma surveillance donc, cependant que des goumiers desservaient, Houari et Téoufik connectèrent les batteries de la camionnette et de la *Toyota* sur les boîtiers d'alimentation des canons laser, qu'Al & Ber avaient équipés en un tournemain. Les fistons s'avèrent d'habiles techniciens, disposant d'une "boîte à malices" bourrée de mini-outils et autres composants.

Leurs engins se portaient en bandoulière, tout comme de banales débroussailleuses, mais impérativement tournés vers le ciel, car le faisceau laser est potentiellement dangereux.

Selon Nivea, en mon absence, la conversation fut relancée par LTH s'adressant à JDR :

— Parce que vous pensez qu'il ne reste rien du Fidel d'origine dans le Castro actuel ?

— Pas grand-chose, non. Dans les années soixante, un homme avisé, tant soit peu intelligent et ouvert, était à même de comprendre que le communisme soviétique était, de fait, une dictature auprès de laquelle celle de Batista<sup>3</sup> faisait figure de mascarade... Rien n'empêchait donc le *Lider Maximo* de bénéficier de l'aide technique et économique de l'URSS, sans se convertir au marxisme-léninisme – une politique qu'avait jouée intelligemment Nasser.

— Mais, 30 ans après, qu'en reste-t-il du soi-disant socialisme arabe lui-même ? objecta-t-elle.

— Il en reste au moins le barrage d'Assouan, alors qu'à Cuba, je crains qu'il ne reste rien du tout, sinon une misère encore plus noire... En réalité, je pense que le meilleur modèle, pour tous les pays du Tiers-Monde – Algérie comprise – c'eût été la méthode israélienne.

— Vous plaisantez Julien ! Chez nous la passion nationaliste aurait condamné définitivement tout dirigeant qui aurait fait la moindre allusion positive à Israël ! D'ailleurs, à mon avis, le cas de ce pays est tellement singulier ! Côté négatif, il s'est créé contre les Palestiniens. Côté positif, il a bénéficié d'un apport européen considérable... chose que l'Algérie a manqué en ne faisant rien pour

<sup>3</sup> Le dictateur en question avait fait preuve d'humanité en grâçant Castro, après l'attaque manquée de la caserne Moncada... Humanité dont (en parfait communiste) le lider maximo a manqué, même à l'encontre de ses ex-compagnons !

retenir les Pieds-Noirs non racistes, qui étaient majoritaires...

— Disons plus exactement que le FLN a tout fait pour les chasser ! rétorqua Jul.

— Pour être juste, il faut dire que les Français ont ramassé la monnaie de leur pièce : d'avoir chassé les Turcs de notre pays, on les aurait remerciés, mais non de nous opprimer.

— Si tu as lu le *Pèlerinage*, tu sais que je partage ton opinion sur le sujet. Cela dit, on constate maintenant l'inverse : c'est l'Occident qui est devenu une terre de peuplement pour le Tiers-Monde, ce qui ne manquera pas, à terme, de créer une réaction de rejet !

— Il y a quand même une différence de taille : les Européens étaient venus en conquérants !

— Tu as raison, mais les conflits d'ici-bas sont rarement rationnels. Côté face, les immigrés sont de pauvres hères qui crèvent de misère et encore plus d'injustice chez eux ; côté pile, leur nombre et surtout leur concentration portent atteinte aux traditions européennes.

— Nivea et Lucien, pour ne pas les nommer, ne sont-ils pas des enfants d'immigrés ?

— Si, mais la distance culturelle entre tous ces immigrés européens en France et les Français était très faible, car s'il existe un continent culturellement intégré depuis des siècles, c'est bien l'Europe ! Cet ostracisme, qui autrefois ne touchait que les Juifs et les Gitans, concerne maintenant tous les non-Européens et surtout les musulmans, pour des raisons évidentes.

— Ce que vous appelez ostracisme, moi je l'appelle tout simplement racisme, et beaucoup de Français sont d'accord là-dessus.

— Il y a effectivement une minorité de racistes purs et durs en France et en Europe, comme partout. Mais cela n'a pas d'impact sur l'État de droit – et de fait, à part quelques bavures non significatives. Par contre, dans tous les pays de tradition islamique, les non-musulmans sont, de fait sinon de droit, des sous-citoyens ! Ce qui est inacceptable. Par ailleurs, il y aurait effectivement raison de s'offusquer du sentiment xénophobe de nombreux Européens, si les jeunes issus de l'immigration aidaient les vieilles dames à traverser la rue au lieu de leur arracher le sac à main... sans parler de ceux qui détournent les Airbus !

— Comme Lucien a dû vous le dire, je me bats quotidiennement contre ceux-là !

— C'est tout à ton honneur... Mais pour revenir aux faits sociaux, je voulais souligner que les événements actuels laissent penser hélas que ce n'est pas le Tiers-Monde qui va rattraper l'Occident, mais l'Occident qui va se tiers-mondialiser !

— Oh Julien, vous pensez vraiment ce que vous affirmez ?

— Hélas, c'est ce que l'on peut déjà constater en ouvrant bien ses yeux et ses oreilles. À l'exception des pays d'Extrême-Orient, qui bénéficient de la tradition confucianiste, la situation de l'ensemble des autres pays pauvres a tendance à empirer, en particulier à cause de la pression démographique, dont le seul exutoire – à part les guerres, les épidémies et les famines – est justement l'Occident. Lequel vient d'entrer en déréliction existentielle... Je m'explique : l'Europe, depuis les Lumières, a été travaillée par trois idéologies : le libéralisme, le socialisme et le fascisme. Les deux dernières, censées corriger les défauts de la première, ont sombré dans les excès du nazisme et du communisme. Quant au libéralisme économique – devenu *ultra* du fait de l'hégémonie américaine et de la conversion à l'économie de marché tous azimuts de la Chine –, ses effets néfastes s'y font de plus en plus sentir, non seulement dans le domaine matériel, avec la désindustrialisation et le chômage que cela provoque... mais aussi dans le domaine éthique ; les vertus traditionnelles – grâce auxquelles le capitalisme avait pris son envol – reculant au fur et à mesure de l'enrichissement général. Consommation et gaspillage effrénés, hédonisme individualiste forcené... voilà les caractéristiques de la société occidentale actuelle, dont la chute de la natalité est un effet direct, la satisfaction des désirs immédiats oblitérant tout soucis du long terme. Ladite dénatalité favorise, à son tour, l'immigration ; ce qui referme le cercle vicieux. Cercle d'autant plus dangereux que cette immigration se concentre dans des ghettos, devenus un terreau idéal pour l'islamisme...

— Je crois que la France et l'Algérie doivent justement s'unir pour briser ce cercle vicieux et entraîner le reste du monde dans ce défi à la mondialisation ultralibérale, plaيدا-t-elle.

Cette évocation d'un futur peu réjouissant s'arrêta là car les phares s'éteignirent et les fustons actionnèrent leurs canons, lançant vers le ciel les premiers jets multicolores, accompagnés de grésillements. Cris, rires, applaudissements, fusèrent pendant les cinq bonnes minutes de spectacle : un véritable ballet de volutes et autres arabesques colorées...

Moi-même, aussitôt le *show* commencé, j'étais revenu à notre table où Jul, le dos appuyé contre la *Rover*, savourait son cigarillo, comme si c'était le Bon Dieu en culottes de velours.

— Est-il vrai que sans poussière on ne verrait rien ? lui demanda Aziza.

— Exact, répondit-il. Pour matérialiser la lumière dans un air, il faut un système holographique. Mais cela demande une machinerie optoélectronique très sophistiquée.

— Dommage ! Car un message pseudo-prophétique apparaissant dans le ciel, serait un bon moyen pour rassembler les Fanatiques... et les démasquer aux moindres frais !

— Ça me paraît une tactique un peu simpliste pour régler le problème de l'islamisme, non ?

— À la guerre comme à la guerre ! Ce n'était pas un peu la tactique du colonel Chambard, en particulier dans l'opération MRM ? Rétorqua-t-elle malicieusement.

— Tu as raison, sourit-il. On perçoit toujours mieux les péchés des autres que les siens... Pour ce qui concerne la lutte anti-islamisme, personnellement je t'aiderais volontiers, mais Al & Ber ne peuvent transgresser la législation maternelle qui leur interdit tout parti pris dans les conflits d'ici-bas.

Je ne pus voir la rougeur au front de LTH, car nous étions dans la pénombre, mais l'imaginai :

— Je ne comprends pas pourquoi ! s'étonna-t-elle.

— Ah, excuse-moi, je ne t'ai pas dit que les Cosmons, bien qu'asexués, sont très doués pour les manipulations génétiques. Ils ont réussi – sans me demander mon avis et avec l'intention louable de pallier à ma solitude en tant qu'être humain – à engendrer *in vitro* deux bébés à partir de mes gènes...

— Ils n'ont donc pas de mère ! s'exclama-t-elle, comme soulagée.

— Les Cosmons ont perdu la reproduction sexuée il y a quelque cent mille ans ; mais le vocable "mère" existe toujours, sauf qu'il désigne maintenant la cité dans laquelle se trouve leur gynécée... Cité aux lois de laquelle ils sont soumis leur vie durant.

— Et cette législation leur interdirait d'œuvrer pour la justice sur Terre ? s'indigna-t-elle.

— En fait il s'agit d'une directive récente qui impose neutralité et "silence radio" absolus vis-à-vis de l'Humanité, laquelle est considérée comme un tout éthiquement infréquentable.

Le spectacle terminé, les phares se rallumèrent : le visage de LTH transpirait la déception. Mais, courageusement, elle remonta sur la caisse pour remercier les invités « de ce magnifique spectacle », puis donna la parole au commandant, lequel rappela à ses hommes les consignes pratiques : tours de garde, discipline, hygiène... Je crus même saisir un ordre pour l'utilisation exclusive des *chiott'* (*sic*). En effet, l'édicule en question, entouré d'une bâche supportée par quatre pieux, avait été monté dès l'arrivée de la troupe. À côté du trou creusé dans le sol puis recouvert d'une grossière planche percée se trouvaient le broc d'eau pour la tradition et le rouleau de papier pour la modernité.

— Et pour les femmes, y a rien ? demandai-je à Aziza pour répondre à une question de Nivea.

— Non. Il faut dire qu'elles participent rarement à ce genre d'expédition. Les bédouines vont dans la nature... Pour ce qui me concerne, je m'éloigne et tout le monde sait que je suis armée... Ah, j'avais oublié que tu n'as pas amené le Beretta 76. Voici le mien, en attendant.

Puis elle demanda à Jul s'il avait de quoi se défendre :

— J'ai laissé mon pétard dans le vaisseau, mais les canons laser nous suffisent, la rassura-t-il.

À l'aide de la *frontale* – le croissant lunaire s'étant déjà couché et "l'obscur clarté qui tombe des étoiles", n'étant pas assez claire, justement –, j'accompagnai donc Nivea à quelque distance du campement, non sans vérifier que l'*Efficace Ritale* était bien chargée.

Quand nous revînmes, tous les Sahariens – à l'exception des deux sentinelles –, regroupés et accroupis sur les talons, rendaient grâce à Allah, pour la dernière fois de la journée.

L'extinction totale des feux eut lieu à minuit pile, discipline militaire oblige.